

Bulletin d'histoire politique

Jacques Parizeau, Pour un Québec souverain, Montréal, VLB éditeur et Jacques Parizeau, 1997, 351 pages

Virginie Boulanger



Volume 6, numéro 1, automne 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1063308ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1063308ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association québécoise d'histoire politique
Comeau & Nadeau Éditeurs

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boulanger, V. (1997). Compte rendu de [Jacques Parizeau, Pour un Québec souverain, Montréal, VLB éditeur et Jacques Parizeau, 1997, 351 pages]. *Bulletin d'histoire politique*, 6(1), 142–144. <https://doi.org/10.7202/1063308ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

l'homme de réflexion que l'on a pu voir et entendre dans le film que lui a consacré son fils Alain. L'on n'y rencontre pas non plus, comme on le souhaiterait, le grand syndicaliste qui a marqué les 50 ans dernières années au Québec. On regrette aussi «le brasseur de cages» aussi unique qu'indispensable, comme disait Gérard Godin.

Il est certain que *Les dires* de Michel Chartrand, enfermés dans le silence de l'imprimé n'ont pas le même impact. Par exemple, un Alexandre Jardin y aurait-il été sensible, qui succédait à Michel Chartrand au micro de Marie-France Bazzo et qui a été tellement impressionné par le verbe du jeune — octogénaire — indigné, qu'il a demandé qu'on lui remette une cassette pour l'emporter en France.

À noter, enfin, que la préface de Pierre Vadeboncœur vaut à elle seule qu'on achète ce livre. Sous le titre «Un anarchiste», le préfacier trace un portrait étonnant de son ancien compagnon de route et, lui, qui est un homme d'écriture compare de façon insolite — selon ses propres termes — Michel Chartrand à Salvador Dali: «pour l'imagination, la vitalité, les saillies, l'intelligence, la drôlerie, le sens théâtral, le don de persiflage, le sens de son propre personnage, les mots. Mais, ma drôle de comparaison cloche beaucoup, s'empresse-t-il de corriger, car dans la carrière publique de Chartrand, il y a le peuple et il y a aussi une qualité profonde, constante, secrète et évidente qu'on appelle la fidélité».

Virginie Boulanger
journaliste-pigiste

Jacques Parizeau, *Pour un Québec souverain*, Montréal, VLB éditeur et Jacques Parizeau, 1997, 351 pages.

Maintenant que la tempête, provoquée par une lecture superficielle — pour le moins — d'un certain texte de Jacques Parizeau, est apaisée, maintenant que la poussière est retombée, il est temps plus que jamais de s'attaquer à la lecture et, peut-être si nécessaire, à l'analyse de ces textes et discours les plus significatifs de Jacques Parizeau. Ces textes ont été réunis à la demande de Gaston Miron — malheureusement disparu depuis — dans un livre document paru en pleine campagne électorale fédérale en juin dernier. À noter que le lancement de ce livre était prévu bien avant qu'Aline ne donne le feu vert à son politicien de mari pour déclencher d'hâtives élections au Canada.

Pour un Québec souverain est le parcours de l'une des grandes figures québécoises de ce siècle qui, parti fédéraliste de Montréal pour aller assister à une conférence à Banff «sur le sempiternel problème du fédéralisme canadien» est descendu du train, dans ce magnifique paysage de l'Ouest canadien, dans la peau d'un souverainiste québécois. C'était en octobre 1967. Que s'est-il donc passé dans ce train pour qu'un fédéraliste de vieille souche, de surplu, conseiller depuis 1960, des premiers ministres successifs Jean Lesage et Daniel Johnson, subisse une telle transformation? C'est ce qu'explique, de façon éloquente, Jacques Parizeau dans son introduction générale. Une quarantaine de pages qui résument le parcours inusité de l'économiste de réputation internationale et de l'artisan majeur de la Révolution tranquille qui, après avoir longtemps professé à l'École des hautes études commerciales devint ministre des Finances dans le gouvernement Lévesque (1976-1984).

Élu chef du Parti québécois, qu'il a dû rebâtir après une crise majeure, Jacques Parizeau est devenu le troisième Premier ministre indépendantiste du Québec, en 1994. En octobre 1995, il a lancé, tel que promis, un appel au peuple et a perdu de justesse le référendum du 30 octobre 1995 tant attendu, qui aurait permis enfin au Québec d'accéder à sa souveraineté. Dur coup pour celui qui a consacré près de 30 ans de sa vie à cette cause, sans jamais fléchir! Sa réaction est à la mesure de sa déception et une petite phrase qui résume bien ce qu'il ressent sème la consternation chez bon nombre de ses amis et partisans en même temps qu'elle sert de cheval de bataille à ses adversaires et ennemis qui tentent de lui asséner le coup fatal. Coup de théâtre: Jacques Parizeau démissionne comme Premier ministre et cède la barre à Lucien Bouchard.

Jacques Parizeau quitte la vie politique active mais n'abandonne pas la lutte. Il continue comme simple soldat. Et cela ne signifie pas qu'il devienne moins ardent. Tout juste un peu moins visible, plus distant mais toujours prêt à intervenir pour aider la cause. Comme il l'écrit, en entête de chapitre, page 43: «On se crache dans les mains et on recommence» . Tout un programme contenu dans quelques pages où l'ancien Premier ministre devenu militant confirme sa foi en ce pays à édifier.

Suivent une soixantaine de pages portant sur «La question économique: de l'apocalypse au partenariat» (pages 170 à 234). L'ancien ministre des Finances et le professeur des HEC sait de quoi il parle et sait se faire convainquant. Il consacre aussi une quarantaine de pages pour traiter «des anglophones, des allophones et des autochtones face à la souveraineté». Ces pages sont claires et rendent justice au vrai Parizeau, le grand démocrate qui,

depuis 30 ans, n'a pas dérogé d'un poil à son idéal de faire du Québec un pays souverain où tous les Québécois trouveront leur place. Fait suite, à partir de la page 249, un chapitre au titre évocateur: «Ne pas faire dire aux mots ce qu'ils ne disent pas». Jacques Parizeau consacre, enfin, quelques paragraphes à «La reconnaissance internationale», qui a toujours été une de ses préoccupations.

Sous le titre: «Trois étapes dans ma réflexion», l'auteur consacre ensuite une vingtaine de pages à expliquer d'abord comment il a cru que «l'idée du séparatisme n'est pas forcément absurde, dans l'ordre économique, mais les obstacles seraient nombreux et redoutables». Le cul-de-sac dans lequel se trouvait le couple Québec-Canada a grandement contribué, à partir de ce moment, à développer le concept que la souveraineté est une «idée moderne». Et à y consacrer toute son énergie et tous ses talents. Aussi bien comme orateur que comme écrivain, Jacques Parizeau est brillant. Et, c'est sur toutes les scènes du Québec et du monde qu'il a voulu être entendu.

Enfin, Jacques Parizeau retrace «Les principes étapes du 2e chapitre de la marche du Québec vers son indépendance». Sa conclusion est optimiste: «Nous y arriverons, écrit-il. Mais la tâche serait plus simple si on rajeunissait un peu le pouvoir dans cette société qui a pris un coup de vieux depuis la Révolution tranquille. Les nostalgiques, les vestales et les momies pullulent. Les idées deviennent plus rares; les savants se transforment souvent en techniciens, les politiciens, de plus en plus en administrateurs jansénistes. Il reste évidemment les poètes. Et tant qu'ils seront là, tout est possible». Bon courage et longue vie au poète Jacques Parizeau!

Virginie Boulanger
journaliste-pigiste